

# LA MÉMOIRE DE SAGHIR

ABDELKARIM BELKASSEM

Éditions ThoT  
Roman



*À mon père Elhoussein Belkassem, un sage.*



## AU DÉBUT...

Il y a toujours un moment, telle une feuille blanche, sans dessin ni écriture, qui débute ta vie. Des instants et des lieux dans l'ombre des ténèbres. Tu préfères qu'ils le soient, petit Saghir. Mais t'en souviens-tu ?

Une petite chambre. Tu étais assis, comme toujours, au milieu de la cour, sur un petit tapis d'*alhasir*, de jonc. Âgé de trois ou quatre ans, tu sentais une lumière t'éclairer intérieurement. Plus forte que la luminosité ambiante. Seul, dans un vide total, la maison apparaissait, dans ton regard d'enfant, comme une tombe obscure. Quel ressenti ! Même les murs étaient laissés à l'abandon. Quelques pierres sans joints, des poutres qui soutenaient un toit de dalles. Tu croyais être l'homme des cavernes.

Plus tard, tu as ri, quand tu as vu la maisonnette en zinc de Dahman Lapovri. Dahman le Pauvre ! Il avait construit une maison de deux mètres carrés sur un mètre et demi de hauteur. Six personnes sous ce toit dont des filles adolescentes ! Et quand elles sortaient de leur trou, bien habillées et bien coiffées,

comment faisaient-elles ? Comment s'expliquaient-elles leur situation et les regards moqueurs des voisins et des passants ? Mais comme tu les aimais, ces gens-là, avec leurs souffrances !

Dahman gardait le moral grâce à un grand *sabssi*, sa pipe pour fumer le *kif*, et son chargeur en cuir. Il ne manquait jamais d'herbe, même si les enfants, eux, étaient privés de pain. Lui en premier ! Un petit homme dont la taille ne dépassait pas un mètre quarante. Il s'énervait et jouait le coq qui chante fort devant sa femme et ses filles. Il montait rapidement le ton. Même quand il parlait normalement, on aurait dit qu'il se bagarrait. Il s'accrochait au cou de son ennemi et ne le lâchait plus.

— Qu'est-ce qu'il a, ce petit homme ? disaient ceux qui le voyaient ou qui tombaient sur lui par hasard. Le *sabssi* qu'il a fumé lui monte à la tête ou quoi ?

Tu n'étais pas témoin du début de l'incident, mais tu regardais, étonné. Sa femme sortait. La même image que lui, petite et ronde, criant d'arrêter la bagarre. Mais il refusait et jurait de faire du mal ! Puis, après un certain temps, il s'essoufflait. Il perdrait la bataille s'il ne cessait pas rapidement. Il avait peur que les gens découvrent que le *kif* lui avait démolé les poumons et qu'il ne pourrait pas tenir la cadence plus longtemps.

Son habitude c'est de se bagarrer avec les « graissons » des cars pour gagner sa vie. Il travaille comme courtier dans la gare routière de Jerifat. Tous les matins, il sort de sa maisonnette, de grandes bottes militaires allemandes aux pieds. Il claque des talons tout au long de son trajet. On ne sait pas d'où il a sorti ces bottes bruyantes. Ce genre-là, en cuir très raide, n'existe plus. Il les possède depuis la dernière guerre mondiale sans y avoir participé.

Il part tôt attendre les bus qui arrivent et repartent des *souk* ou des villes. Il s’y présente et propose de descendre les valises, ou bien il aide les voyageurs à porter leurs bagages.

Quand ils voient sa tête noire et sale comme celle d’un clochard, personne n’accepte. Ils en ont peur, mais il s’impose tout de même ! Alors il montre sa gentillesse, qu’il veut aider et non pas voler, comme le croient ses interlocuteurs. Ils l’imaginent comme un agresseur des routes, pas comme un « graïsson » de car ! Ainsi, il travaille un peu et gagne son salaire de la journée. C’est un homme courageux et travailleur.

Quand il revient à la maison, il reste assis devant l’entrée. Une porte, façon de parler, plutôt un bout de tissu, obstrue l’ouverture. Sa femme lui parle sans le voir. Elle sait qu’il est de l’autre côté, et lui aussi sent qu’elle est là. Une vie de chien !

Dès qu’il s’assoit, il sort le *chkaf* avec son tuyau accroché – un bambou vidé – de sa poche. Il monte son *sabssi*. Le *chkaf* est un fourneau en céramique dans lequel on met l’herbe à brûler, rangée dans le *matwi*, une pochette en cuir. Il découpe le *kif* en petits morceaux très amincis. Il porte toujours une *chkara*, un sac traditionnel accroché au cou dans lequel il cache son *sabssi*, le *matwi* et aussi l’argent gagné. Il fume, sans s’arrêter, pendant des heures. Il tousse et il tousse et il tousse ! À en réveiller tout le quartier.

Voilà des amis, des copains de *kif*.

— Dahman Lapovri est là. Viens fumer un *chkaf* ou deux, proposent-ils.

Il donne et partage selon son moral.

Ces jeunes viennent aussi pour ses filles ! Elles ont commencé à plaire. Plantureuses et bien en chair. Très déshabillées et le décolleté mis en valeur, elles appellent à l’amour...

Dahman Lapovri est très calme. Il ne bouge même pas. Il n'est pas jaloux, quand il voit les hommes et les copains de *kif* regarder ses filles avec intérêt. Il y en a une qui a déjà l'air d'avoir « vécu » : alanguie, elle accepte facilement les allusions sous le regard de son père, ce qui n'est pas habituel chez nous. Elle échange avec des sourires.

— Tu crois qu'elle a déjà été pute ?

— Oui, peut-être !

Dahman le Pauvre ne cherche qu'à caser ses filles. Qu'elles trouvent un amoureux et qu'elles quittent la maisonnette. Il y aura ainsi plus de place pour les autres.

Sa femme est vieille, elle ne peut plus avoir d'enfant, mais puisqu'elle est tolérante, ses filles, elles, auront des bâtards. C'est ainsi qu'on nomme les enfants naturels dans la société musulmane. Les hommes fréquentent les femmes, mais n'assument pas les suites et donc ne reconnaissent pas leurs enfants. Ce n'est pas comme en Occident. Ah, s'ils assumaient !

Un garçon sans père, c'est un drame pour la mère qui ne peut s'en occuper seule, sans emploi et sans revenus. Des filles sont démolies par les souffrances et les punitions familiales et certaines se suicident. Parfois elles réussissent à dépasser la crise et à mener une vie stable, mais c'est exceptionnel. La société est ferme dans ses traditions. Pas de relations sexuelles, donc pas d'enfant avant le mariage. Avec l'union légale, le père est obligé de reconnaître l'enfant et de s'occuper de lui ainsi que de la mère, même s'ils divorcent.

Les jeunes, eux, ne veulent que des vierges. Ils fréquentent les prostituées avant le mariage et acceptent qu'elles ne soient pas pures, même s'ils aimeraient fréquenter une vierge chaque nuit. On peut penser au roi Shahryar dans les contes des Mille et Une Nuits. Ce roi épousait chaque soir une vierge puis il la tuait pour

qu'elle ne le trompe pas comme l'avait fait sa première épouse. Il a vécu ainsi jusqu'à sa rencontre avec Shéhérazade qui, elle, a sauvé sa tête, chaque nuit, en lui disant un conte. À l'aube, elle arrêta son récit et le roi la préservait pour écouter la suite la nuit suivante. Cela a duré mille et une nuits...

Chacun dit que ce n'est pas lui. Mais qui est-ce alors ? Pas d'ADN pour le savoir. Les jeunes n'ont pas de témoin puisque cela se passe en cachette. Le père du garçon nie toujours dans ces cas-là.

— Non, mon fils ne ferait pas ça. Il est bien éduqué. Il connaît l'interdit.

Il dit même que le sexe de son fils est immature et trop petit.

La fille, âgée de onze ans, affirme devant le juge :

— Mon Dieu, si tu voyais quand il le « gonfle », il est très gros !

C'est une pièce de théâtre qui montre la société, et qui est proche du réel.

La mère-épouse de Dahman est toujours souriante. Elle aime rencontrer les admirateurs de sa « marchandise ». Elle deviendra riche, elle sortira de la pauvreté et de la misère.

C'est ainsi que pensent les mères... Les enfants sont un investissement qui doit rapporter. Elles poussent leurs filles à se marier, mais elles freinent leurs fils. Car le mariage coûte cher. Celui d'un garçon est une perte, voilà pourquoi on trouve des célibataires âgés de quarante ans.

Voici Omar. Il salue le père et les filles. C'est un prostitué homosexuel à l'allure efféminée. Il entre même en compétition avec les filles pour savoir qui est la plus belle. Il finit par les insulter en disant qu'il gagne plus qu'elles. Peut-être que Dahman Lapovri est un de ses clients.

— Je n'ai qu'un seul trou, mais j'ai une maison. Les putes en ont deux et sont à la rue !

Il est arrivé de la région de Doukala, chassé par sa famille, alors il s'est installé dans le quartier. Il ne se cache pas, tout le monde le connaît et sait ce qu'il fait. Personne ne dit rien, chacun est libre et responsable devant Dieu. Il sait bien que des gens ne l'aiment pas et l'évitent, tel le petit Saghir. Ce dernier sait que la compagnie ou même une discussion avec Omar peut éveiller des soupçons. C'est pour ça qu'il ne s'approche pas de lui et ne lui donne aucune occasion de lui parler.

Omar, par contre, aime bien Saghir et veut le côtoyer. Non pour la sexualité, mais parce que le petit est musicien. Il joue de l'oud et Omar est un chanteur de musique *chaabi*, des *chikhat*. Il anime des spectacles. Saghir sait qu'il chante dans une belle tessiture féminine. Sa mère et ses sœurs ne jurent que par Omar et sa voix. Mais lui ne pense pas qu'il accepterait de participer avec un prostitué dans un groupe, même pour la musique.

Saghir est éduqué traditionnellement et il aime rester dans son mode de vie. Il ne juge personne, mais il n'approche pas ceux qui peuvent lui créer une mauvaise réputation. Dieu pardonne et punit qui il veut.

Même s'il ne les fréquente pas, il est aimé et respecté d'Omar et de ses amis, des fumeurs de *kif*, des voleurs et des criminels qui ne manquent pas dans les quartiers où le petit Saghir a vécu son enfance et une grande partie de son adolescence. Il est d'un autre tissu, dit-il. Il ne veut être ni comme Omar, ni comme le fumeur Dahman Lapovri, ni délinquant. Il a toujours souhaité être sage, depuis son jeune âge. C'est son tempérament !

La maisonnette de Dahman Lapovri t'impressionne, elle te rappelle la vie d'avant, ton ancienne maison. Chez toi autour

du vieux tapis où tu te posais, c'était de la terre battue. Balayée chaque jour par ta mère. De temps en temps, tu touchais la poussière qui t'entourait, peut-être pour savoir si c'était réel ou si tu rêvais.

Maintenant tu sais que c'était la réalité. Tu percevais toujours, après vérification, que c'était ta vraie vie. Tu n'étais pas plus triste que quelqu'un d'autre l'aurait été dans ta situation, mais tu sentais que c'était dommage de ne pas être né sous la bonne étoile.

Comment le savais-tu si jeune ?

Tu t'imaginais dans une grande tombe, beaucoup plus grande que ton corps. Dans l'obscurité, tu cherchais toujours des sources de lumière. Ne pouvais-tu pas t'extérioriser ? Tes pensées sont enfouies dans la poussière, comme ton corps. Les lumières étaient les seules choses qui te rendaient heureux. Pour toi, elles étaient le moyen de sortir de cette grotte. Tes regards se dirigeaient toujours vers une source lumineuse, un trou dans le mur, telle une fenêtre, à trois mètres de hauteur.

Impressionnante aussi, la forme de cette chambre – si c'en est une – qui te faisait penser à un tombeau ou, au mieux, à une cellule de prison de condamnés politiques, incarcérés à vie.

Mais ce qui te condamnait, toi, c'était la pauvreté, car à ton âge, tu ne savais pas ce que signifiait le mot « politique ». Incompréhensible, cette sensation de solitude, dans ce lieu, malgré la présence des autres. Te revient-il à la mémoire que, lorsque tu bougeais, tu ne trouvais pas d'espace pour toi ? Mais tu devais bouger, de temps en temps, pour sentir que tu étais vivant ou pour éviter la routine qui envahissait ton esprit et ton âme.

Je me demande comment tu pouvais ressentir tout ça si jeune.

Tu te dirigeais aussi vers un grand espace dans la maison car, tu t'en souviens, il n'y avait qu'une seule chambre pour la famille. Un lieu vide. C'était le seul endroit où tu pouvais recevoir la chaleur du soleil. Une chance pour toi, cadeau du destin, car les murs où tu te trouvais étaient humides !

Même cette chance-là, c'est le hasard qui la commandait. Tu pouvais voir la lumière du ciel sans savoir d'où elle venait. Je crois que tu connaissais le soleil, source de cette luminosité, mais tu ne le voyais pas de ton coin. Quand tu sortais, tu orientais toujours tes yeux le long de ce mur gigantesque, surprenant, et tu te demandais à quoi pouvait servir cette hauteur-là.

Te souviens-tu que tu te dirigeais vers une ancienne porte sur le côté gauche ? Tu projetais ton regard, longtemps, en cherchant à savoir ce que c'était, sans comprendre. Tu t'asseyais sur la seule marche et tu commençais à taper dessus, en essayant de faire du bruit. Pourquoi frappais-tu toujours, inconsciemment ? Voulais-tu dire que tu existais ? Ou bien voulais-tu ouvrir ce mur de briques qui réduisait ton espace et t'empêchait de partir au-delà ? Tu insistais et tu avais toujours la même réponse : les râleries et les cris d'une femme quand tu faisais du bruit sur le mur. C'était une voisine, et ta mère te racontait qu'elle était venue de loin avec son mari.

Tu n'étais pas raciste, car tu ne pouvais pas avoir cette idée à ton âge, et tu n'as compris que plus tard que des gens apprécient mal l'arrivée d'étrangers. Ta mère parlait d'une femme du sud du Maroc, d'une ville ou d'un village du Sahara. Il n'y avait pourtant pas encore le problème du Sahara marocain.

Depuis toujours, les habitants de ces régions du sud circulaient partout au Maroc pour rendre visite à leur famille ou

pour travailler. Ils ne se sentaient pas d'un autre pays, comme le prétendent certains, maintenant.

Toi, à ton âge, tu ne comprenais pas ce que signifiait la politique. D'autant plus que tu es d'une famille pauvre dont la principale occupation était de trouver la nourriture de la journée, comme la plupart des voisins. C'étaient des gens démunis ou de simples ouvriers. Il y avait peut-être même des mendiants. Peu importe, quand les gens sentent qu'ils ne sont égaux que devant la mort et que l'argent n'y sert à rien. On ne l'emporte pas avec nous ! Les biens matériels ne servent que dans la vie terrestre.

Tu avais entendu dire que des gens riches vivaient tout près de ton habitation. Ils possédaient beaucoup, et surtout des terres, car tu habitais, tu te souviens, dans un petit village situé à dix kilomètres du centre-ville. Une planète isolée, sans eau ni électricité.

Ton père quittait la maison très tôt le matin, pour aller travailler, au loin. Il partait à pied. Il n'avait guère les moyens d'acheter de quoi voyager. Et ça t'amuse quand tu te souviens qu'il n'y avait ni vélo, ni moto, ni voiture dans ton petit village. D'ailleurs, ils étaient rares, même dans les villes. Ton père ne s'adressait pas souvent à toi, parce que, selon lui, tu étais trop jeune. Son intérêt allait vers les membres de la famille qui étaient rentables, avant tout. Tu pesais léger dans la balance.

Toi, tu avais ton monde, tu connaissais des choses que les autres ne savaient même pas. Tu étais toujours là et tu suivais tous les mouvements autour de toi. Tu engrangeais peut-être ce que les autres ignoraient. Tu étais au courant de tout. Un monde unique dans lequel tu étais présent sans qu'ils le sachent, sans déranger personne. Tu comprenais tout et tu réfléchissais à tout.

Tu t'inquiétais quand il y avait de grands problèmes dans la famille. Ce n'étaient pas des problèmes conjugaux, bien sûr, car tes parents n'avaient même pas le temps de s'y adonner, mais des difficultés liées au manque de nourriture et à joindre les deux bouts.

Cela perdure encore aujourd'hui et des familles souffrent toujours de la maladie du besoin. Rien n'a changé dans le monde, même si les sociétés ont évolué. Peut-être que c'est le destin de l'humanité...

Oh, l'abbé Pierre, le monde a besoin de toi ou de gens qui ont la même volonté et la même sincérité que toi ! Pas des politiciens.

Donc tu entendais ton père parler de vélo. Surprenant dans un monde qui se déplaçait à l'aide d'animaux. Tu connaissais bien l'âne, le cheval, le chameau, le mulet... et tu entendais, en même temps, parler de cette invention industrielle. Quand tu penses à la charrette que tu connaissais, c'était tellement différent. Il fallait apprendre de nouveau et braver l'ignorance.

Rien ne changeait chez toi. Te souviens-tu du mythe du roi emprisonné avec sa femme et qui avaient eu un enfant en prison ? Quand il avait appris à sa fille la vie extérieure, il lui avait parlé des moutons. Elle lui avait alors demandé s'ils ressemblaient aux rats de leur cellule.

Tu essayais, toujours, de trouver des liens entre ce que tu connaissais et les nouveautés. C'est comme ça que tu créais tes images. Dans ta représentation du vélo, les roues sont toujours des roues, qu'elles soient en bois ou en caoutchouc. Tout est simple, surtout ne rien compliquer. Tu as entendu parler de

son apparition avec une seule phrase et tu te souviens bien d'elle, enregistrée dans ta petite mémoire, quand ton père a dit en rigolant :

— Les patrons français ont apporté à l'usine un vélo et une moto pour que les ouvriers apprennent à les conduire.

Ils avaient besoin d'un moyen de transport entre leur habitation et l'usine. Et ton père se moquait en décrivant ses collègues de travail tomber en apprenant à monter sur les engins. Mais tu as remarqué qu'il ne parlait pas de lui car il ne pensait pas pouvoir s'en acheter un.

Et la voisine ? Elle, c'est une image bien imprimée dans ta mémoire. Cette voisine-là, étrangère comme tu dis, sans t'imaginer qu'elle vient du Sahara marocain. Handicapée car elle avait perdu une jambe, mais tu ne savais pas dans quelles circonstances.

Tu ne croyais pas que c'était lors d'une guerre car tu entendais rarement parler. Peut-être avait-elle perdu sa jambe dans un accident ou à cause d'une maladie qu'on n'évoquait pas. Les accidents de la vie étaient connus. Une maladie qui se concluait par une amputation ou un accident dû aux bombes enfouies. Tu étais étonné de la façon dont ta mère parlait de cette infirme. Tu remarquais qu'on se moquait de sa situation. Dans un monde qui respecte les handicapés, on trouve encore des personnes qui se rient d'eux et de leurs misères.

Ils prétendent que chaque maladie est la conséquence d'une mauvaise foi ou du mal causé par l'homme, sans en connaître exactement la vérité. Ta mère n'était pas la seule. Ta grand-mère, tes tantes, tes frères et sœurs, parfois les voisines et les amies de ta mère, tous se moquaient. Tu as fini par croire que c'est ainsi que le monde parle de ses infirmes. La situation s'est aggravée après les guerres mondiales.